



PATRIMOINE

L'Isère en histoire

Préhistoire ► xx^e siècle



PUG

MUSÉE
DE L'ANCIEN
EVÊCHÉ

||||| PATRIMOINE |||||

ISABELLE LAZIER • MARION VIVIER

L'Isère en histoire

Préhistoire ▶ xx^e siècle



MUSÉE
DE L'ANCIEN
ÉVÊCHÉ

AVANT-PROPOS



Dans le monde si divers et si contrasté des musées de ce début de siècle, le musée de l'Ancien Évêché à Grenoble occupe une place pour le moins originale. C'est qu'il a été conçu comme l'épicentre et la face publique d'une politique du patrimoine précisément adaptée à son territoire de référence, le département de l'Isère, politique définie et conduite par son autorité de tutelle, alors le Conseil général. Que ce territoire ne soit qu'une simple unité administrative issue de la Révolution (sans véritable fondement culturel) importe peu. Ce qui compte, c'est la mise en évidence, pour chacun des éléments présentés dans ses salles, de sa relation à des personnalités (des « gens », simplement), des événements, des faits sociaux, des comportements, des modes de vie, etc., tous éléments qui permettent de saisir des faits culturels, à défaut d'appréhender une culture commune, ou plusieurs cultures partagées, sur le territoire en question.

Considérer le patrimoine culturel comme un tout cohérent, c'est s'affranchir des disciplines scientifiques qui ont permis d'identifier et comprendre ces documents exposés (l'archéologie, l'histoire, l'ethnologie, etc.); mais c'est aussi dépasser les méthodes d'acquisition et de légitimation de ces biens culturels (la fouille, l'inventaire, la collecte, l'enquête, voire la protection au titre des monuments historiques). Et c'est offrir uniquement en partage cette part d'humanité qui, sur la longue durée, a « fait » ce territoire: tel était l'objectif de la politique du patrimoine en Isère, mise en œuvre dans les musées comme sur les sites.

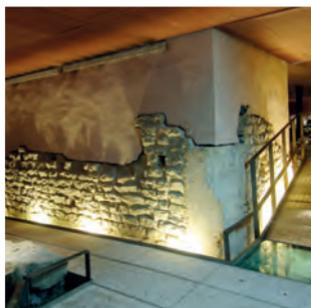


Le musée de l'Ancien Évêché a su maintenir ces fonctions et ces relations aux sites et aux gens – ce dont témoigne le présent ouvrage – alors même que la cohérence de la politique patrimoniale était altérée. Aujourd'hui rénové, transformé dans toutes ses salles, il s'est mieux encore adapté aux attentes de ses publics, particulièrement séduits par la riche politique d'expositions temporaires que conduit, avec une rare compétence et une détermination sans faille, sa directrice, Isabelle Lazier. Le patrimoine de l'Isère lui doit plus que ce modeste hommage.

JEAN GUIBAL
Conservateur en chef du patrimoine

LA CRYPTÉ ARCHÉOLOGIQUE ET LE BAPTISTÈRE DE GRENOBLE

Les fouilles préalables à la construction de la seconde ligne de tramway, en 1989, ont mis au jour d'importants vestiges paléochrétiens, dont ceux, exceptionnels, d'un baptistère. Ces découvertes ont permis d'appréhender sous un angle nouveau l'histoire religieuse de la ville.



Le long du rempart jusqu'à la poterne

La hauteur primitive du rempart devait être de 9 mètres environ et son épaisseur variait entre 4 et 5 mètres. Le mur présentait sur ses faces un parement assez régulier de petits moellons équarris.

Au niveau du sol gallo-romain, le visiteur longe une importante portion du rempart du Bas-Empire. La qualité de la construction et l'ampleur des moyens mis en œuvre attestent que cette enceinte, loin d'avoir été élevée dans la précipitation face à un danger imminent, était avant tout une parure monumentale pour la ville. La courtine* est brutalement interrompue par un étroit passage: une entrée secondaire, réservée aux piétons. Cette poterne* faisait partie du dispositif de la porte Viennoise, vaste passage voûté cantonné de deux tours en hémicycle.

La Grenoble chrétienne

Sous le parvis de l'actuelle place Notre-Dame, on pénètre à l'intérieur de la cité, où les vestiges les plus anciens datent de la seconde moitié du IV^e siècle apr. J.-C. Particulièrement riche, cette période est marquée par l'accession de Cularo au rang de chef-lieu de cité par faveur de l'empereur Gratien. Ce dernier lui donne son nom de Gratianopolis qui deviendra



Graignovol puis Grenoble par dérive phonétique. La présence d'un premier évêque*, Domnin, est signalée à cette époque.

Après avoir traversé des salles annexes, on s'approche du baptistère, dont la cuve apparaît comme l'élément le plus immédiatement identifiable et le plus émouvant. En ces temps de christianisation militante et intensive, l'évêque seul était chargé d'administrer, une fois l'an, le sacrement du baptême. L'organisation du baptistère et de ses bâtiments annexes était donc prévue pour accueillir des foules de postulants.

Il reste cependant difficile de définir l'agencement général de ce premier groupe cathédral. Des fouilles à venir pourraient confirmer l'hypothèse d'une cour dallée, ou atrium, bordée sur trois côtés de galeries à portiques, espace de circulation et de transition entre le baptistère et les églises primitives. Des éléments ponctuels attestent en effet l'existence d'une cathédrale double, à l'image d'autres villes épiscopales de la Gaule, comme à Genève et Lyon.

La cuve baptismale

De forme octogonale et d'une profondeur de 75 centimètres, la cuve primitive permettait l'immersion totale de l'adulte candidat au baptême. Objet de toutes les attentions, elle était creusée au centre de l'édifice, de plan presque carré, aux angles probablement soulignés de colonnes. La présence d'un sol de marbre blanc et d'un placage polychrome sur les murs devait renforcer la majesté du lieu, propre à exalter le symbolisme de la cérémonie.

LE PALAIS ÉPISCOPAL

Le groupe évêché-cathédrale forme le noyau originel de la ville et son centre historique. Des prospections ont révélé des vestiges médiévaux occultés par les transformations ultérieures. La visite de l'ancien palais épiscopal permet à son tour d'enrichir la connaissance de l'histoire du lieu.



Le nid de cigogne

À l'étage, décor de l'embrasure de la seconde baie géminée, fin du ^{XIII} s.

Ce motif représente un large nid, qu'occupent trois oiseaux – de toute évidence des cigognes –, posé au sommet d'une architecture évoquant une tour ou une souche de cheminée. D'autres vestiges situés à proximité, comme un paysage urbain sur fond de montagnes, laissent imaginer la richesse du décor intérieur de cette salle d'apparat.

Les campagnes de construction du ^{XIII} siècle ont donné à l'ensemble cathédral (églises, cloître et palais) ses traits les plus remarquables. Les édifices de cette période se caractérisent par l'emploi quasi exclusif d'un matériau jusqu'alors inusité, la brique. À cette époque, une nouvelle résidence épiscopale s'établit hors les murs, adossée au rempart romain. Au rez-de-chaussée du musée, une petite pièce rectangulaire mise au jour lors de la rénovation de l'édifice constitue l'une des salles de ce palais primitif. Ses fenêtres largement ébrasées* vers l'intérieur et l'expertise des poutres du plafond confirment la datation du ^{XIII} siècle.

Une nouvelle aile est construite vers la fin de ce siècle dans le prolongement du premier bâtiment. Sa découverte est un des temps forts de la visite. Trois grandes arcades au rez-de-chaussée délimitent un passage couvert au pied du mur antique. Un escalier à vis, encore visible à l'est, permettait d'accéder à deux étages percés d'une suite de quatre baies géminées*. Seuls le soubassement à arcades et le premier étage



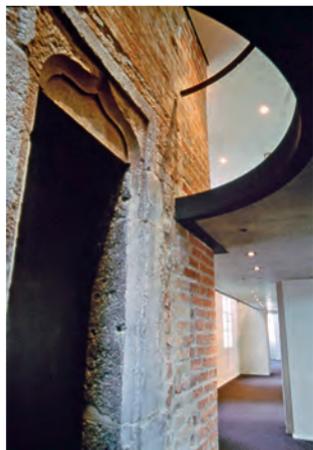
ont été restaurés. La résidence épiscopale se prolongeait par des bâtiments attenants à l'ancienne porte Viennoise. En 1374, la construction du nouveau rempart du faubourg de l'Isle permet d'intégrer le palais au sein de la ville fortifiée. Sous l'impulsion des évêques de la famille Alleman, l'édifice subit de nouvelles transformations à la fin du xv^e siècle. L'ancien bâtiment aux baies géminées adopte une façade aux deux étages nantis de fenêtres à meneaux* et une tourelle d'escalier dont les vestiges ont été détruits en grande partie.

La façade aux baies géminées du palais de la fin du xiii^e s.

Des fragments de peinture conservés indiquent que la façade était à l'origine entièrement peinte.



2

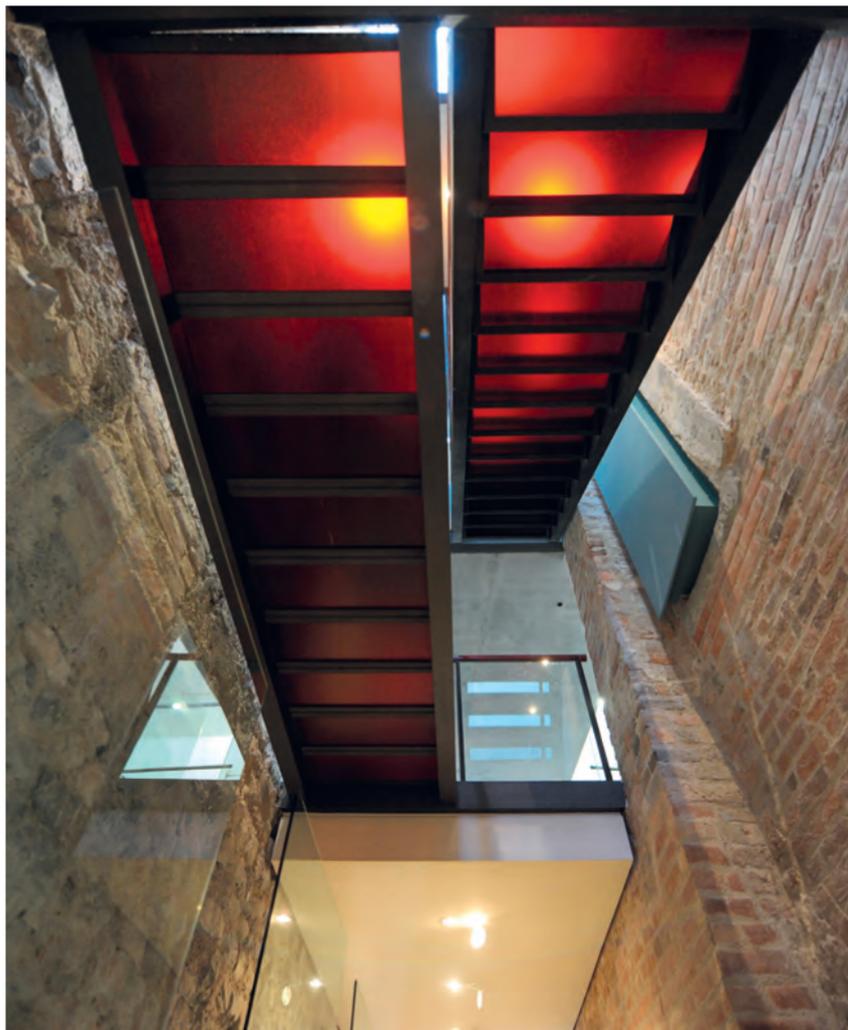


1 *Ce linteau de porte, surmonté d'une accolade, est mis en scène dans une confrontation de pierre et de béton.*

2 *La cage de l'ascenseur, un cylindre de béton brut.*

Les différents niveaux et étages intermédiaires sont détruits pour redonner au bâtiment ses anciens volumes. Quatre des sept travées de l'aile ouest du bâtiment, endommagées par l'incendie de 1989, sont reconstruites dans leur état du XIX^e siècle, mais les espaces intérieurs sont traités en un geste contemporain. La circulation intérieure est réinventée, avec la création de passerelles, l'ouverture de portes... pour répondre aux impératifs du circuit de visite du futur musée.

Un soin tout particulier est apporté à la restitution des vestiges historiques tandis que les interventions contemporaines dans le bâti se démarquent par l'utilisation du verre, du béton, du métal et du bois teinté. Cette présence conjuguée de la modernité architecturale et du passé confère à ce palais devenu musée, un « esprit des lieux » qui définit son identité. Dans ce bâtiment traité comme un écrin, l'intervention muséographique se fait discrète et légère. Les maîtres d'œuvre, Jacques Scrittore, scénographe, et Hervé Frumy, directeur artistique, privilégient la sobriété des présentations. En 2012, à l'occasion du remodelage de l'exposition permanente, Gérard Kosicki, directeur artistique, propose de la couleur pour les panneaux introductifs des salles.



TOUT EN TRANSPARENCE

L'utilisation du verre comme matériau de base dans les salles d'exposition favorise la transparence et se prête à la double lecture des vestiges et des collections.

En levant les yeux, on distingue une succession de volumes : une passerelle en dalles de verre, un escalier en verre rouge opalescent desservant les salles et les niveaux supérieurs.

La sobriété et la simplicité apparente de cette installation participe à la scénographie des lieux.



❶ Mouture de végétaux

❷ Meule en granit

❸ La bergerie de la Grande Rivoire à Sassenage

Vers 5000 av. J.-C.

Sur les contreforts du Vercors, ce site archéologique a livré de précieux témoignages sur la vie des hommes au Néolithique ancien. Disposés de part et d'autre de l'abri sous roche, des enclos ont été aménagés pour les animaux domestiques, moutons et petits bovidés. Sur le foyer, situé à l'extérieur de la cabane, repose un vase à cuire en céramique, innovation de ce nouvel âge de la pierre.

humides ou marécageuses près des lacs et des rivières. Relevant de la culture dite « Saône-Rhône », les habitants du village des Baigneurs, à Charavines, appartiennent à ce deuxième courant de peuplement. Les objets mis au jour à l'occasion de fouilles subaquatiques dressent un tableau précis de leurs activités. Dès 2650 av. J.-C., le premier cuivre arrive du Languedoc. La production et l'utilisation du silex taillé persiste néanmoins, comme en témoignent les ateliers de taille présents sur le Vercors. La reconstitution de la technique du débitage de grandes lames, notamment pratiquée à Vassieux-en-Vercors (Drôme), révèle le niveau de virtuosité auquel sont parvenus les hommes à la fin du Néolithique.

❷





3



La datation de cet objet découvert à l'entrée de la grotte de Fontabert serait, selon les spécialistes, plus ancienne, vers 5000-4000 av. J.-C. En effet, durant le ^v^e millénaire, l'usage d'objets précieux en jade alpin est bien connu, en particulier pour les longues haches polies à haute valeur sociale.

La fonction du « croissant » de la Buisse est mystérieuse, car c'est un objet unique en son genre. Sa forme inhabituelle, un croissant percé en son centre d'une boutonnière, et son polissage parfait évoquent un pendeloque ou une parure de cou.

On peut aussi penser à une tête de sceptre (symbole du pouvoir d'un chef) dont le fût aurait été en bois.



« Croissant de jade » :
bijou ou ornement de sceptre ?
3200-2200 av. J.-C. La Buisse.

UN TERRITOIRE URBANISÉ, REFLETS DE LA VIE QUOTIDIENNE

L'exploitation de la Gaule par les Romains est fondée sur la création de villes importantes. Vienne répond à cette organisation planifiée qui impose sa logique à l'ensemble de la cité. Grâce au réseau routier étendu et à la possibilité de navigation offerte par le Rhône et l'Isère, le commerce se développe. Les Viennois produisent du blé et se livrent, notamment, au négoce du fameux vin allobroge, apprécié jusqu'à Rome. La région importe des marchandises d'origine lointaine : l'huile, certaines céramiques ou du marbre. Ces échanges favorisent le développement d'agglomérations secondaires, souvent situées en position de carrefour ou le long d'axes économiques importants, comme Moirans, Tourdan, Bourgoin, Varcis ou encore La Mure. Dans toutes ces localités se concentrent des activités artisanales très variées, comme des ateliers de potiers à Aoste.



La campagne iséroise n'est pas écartée du processus de romanisation. Une population nombreuse, hommes libres ou esclaves, concourt au développement des campagnes dans le cadre d'importantes exploitations agricoles, les *villae*. Ces grands domaines ruraux, tout comme de nombreuses fermes plus modestes, exploitent des terroirs très divers et cultivent le blé, la vigne, le chanvre, auxquels s'ajoutent les produits de l'élevage, viande, peau, laine ou fromage. Précieux ou communs, les objets archéologiques relatifs à la vie quotidienne affinent notre connaissance des intérieurs gallo-romains. La vaisselle de bronze de Saint-Martin-d'Uriage, les assiettes et gobelets en céramique sigillée* d'Eybens, les stylets à graver la cire, les balsamiques* en verre soufflé de Meylan, les boucles d'oreille en bronze de Claix, le miroir de Vienne illustrent quant à eux tout le raffinement de cette société romanisée.





3

1 Vase en céramique, assiette et monnaies en bronze, III^e siècle

Ce trésor a été découvert lors de travaux conduits au Fontanil-Cornillon.

2 La villa de Gilly-sur-Isère (Savoie), III^e siècle

Ensemble architectural complexe comprenant un espace réservé à l'habitat (la pars urbana) et probablement des bâtiments d'exploitation (la pars rustica), la villa témoigne de l'aisance de son propriétaire. Modeste par ses dimensions, ses aménagements intérieurs sont luxueux, avec la présence de décors peints aux murs, de mosaïques au sol, ou encore d'une pièce chaude réservée à l'hygiène corporel.

3 Mosaïque aux perruches

Tesselles de marbre et pâte de verre, II^e s., Saint-Romain-en-Gal (Vienne antique), Rhône.

4 Mortier utilisé pour broyer les épices

I^{er} s., Grenoble. Signé C. Atisius Gratus, atelier d'Aoste.

5 Fiole en forme d'amphore

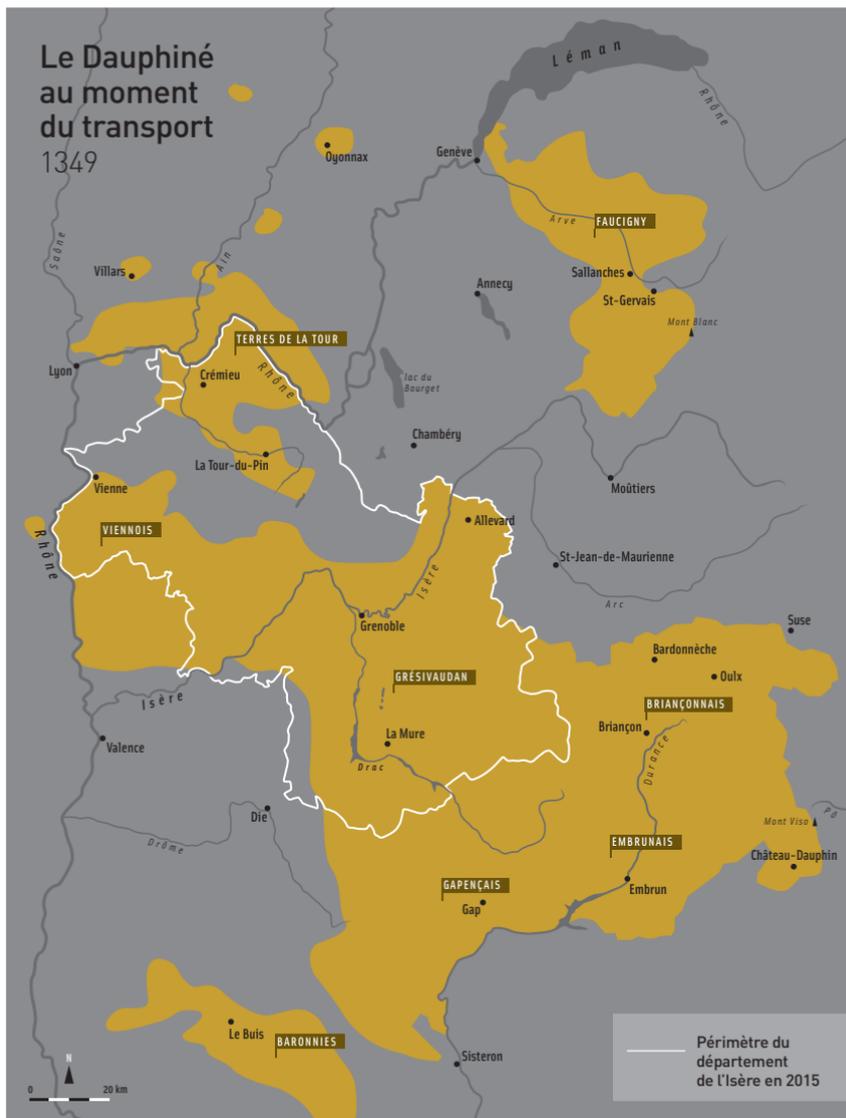
Verre bleu, I^{er} s., Saint-Romain-en-Gal, Rhône.



4

5

Le Dauphiné au moment du transport 1349



les évêques tentent de préserver leurs droits, les nobles vassaux* gardent une grande indépendance sur leurs terres, enfin, l'État rival de Savoie entraîne les trois dynasties successives dans d'incessantes guerres delphino-savoies.



2

Le dernier dauphin du Viennois, Humbert II, ruiné et sans héritier, se voit contraint de vendre son État. Ce « transport » du Dauphiné est signé en 1349 au bénéfice de la France. Il comprend la définition d'un *Statut delphinal*, régime juridique particulier, garantissant les libertés, franchises et privilèges attachés aux terres, aux villes et aux personnes de la principauté. Le fils aîné du roi reçoit, en même temps que la nouvelle province, le titre de dauphin. S'engage alors un long processus d'intégration du Dauphiné au royaume. Régulant la question de sa frontière avec la Savoie, le traité de Paris (1355) offre au territoire l'unité qui lui faisait défaut jusque-là. En 1453, le dauphin Louis II, futur roi Louis XI, transforme le Conseil delphinal créé en 1340 par Humbert II, en Parlement*, le troisième institué en France après ceux de Paris et Toulouse.



❶ Sceau équestre d'Humbert I^{er}, dauphin de Viennois et comte d'Albon

Premier dauphin de la maison de La Tour du Pin, 1282-1307. Moulage.

Coiffé d'un casque d'apparat, le dauphin tient de la main droite une épée et de la gauche son écu.

❷ L'abdication d'Humbert II

Alexandre Debelles. Huile sur toile, 1847.



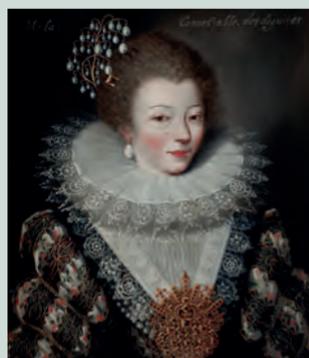
FRANÇOIS DE BONNE (1543-1626), SEIGNEUR DE LESDIGUIÈRES, LE BÂTISSEUR

Ancien chef du parti huguenot, François de Bonne (1543-1626), seigneur de Lesdiguières, devient dès le lendemain de l'assassinat d'Henri III, en 1589, le soutien principal au nouveau roi Henri IV pour le rétablissement de son autorité en Dauphiné. Nommé gouverneur puis lieutenant général en 1597, il pacifie la province au lendemain de l'édit de Nantes et exerce pendant trente-cinq années une autorité locale durable et profitable à l'essor de la province et de Grenoble. Outre son château de Vizille, Lesdiguières entend disposer d'une capitale à sa mesure. Il se fait

construire un hôtel particulier, l'ancien hôtel de ville de Grenoble, achevé en 1602, et engage des travaux d'embellissement : alignement des places et des rues, pavage de la place Grenette... L'élévation d'une nouvelle enceinte, qui permet à Grenoble de doubler sa superficie, et un nouveau quartier autour de la rue Neuve de Bonne complètent la métamorphose. Il commande en même temps la construction du pont de Claix et la remise en état des forts, qui témoignent à leur tour de l'importance des constructions entreprises au cours de son gouvernement.



3



4

Tout en dirigeant sa province d'une main de fer, Lesdiguières ferraille contre les trop entreprenants voisins de la France, comme le duc de Savoie à qui il prend, en 1598, le fort Barraux. Fait maréchal, puis duc et pair de France* en 1611, il devient connétable* en 1622, année de sa conversion au catholicisme. Second personnage du royaume, il jouit d'un prestige immense. «Voilà M. de Lesdiguières qui veut se faire dauphin», aurait ironisé Henri IV. Si le particularisme dauphinois semble s'affirmer, cette autorité reste liée à la seule personne du connétable. Sa disparition, en 1626, ouvre la voie à la véritable restauration de l'autorité monarchique et à la fin des libertés dauphinoises.

1 François de Bonne, duc de Lesdiguières (1543 -1626)
Huile sur bois, XVII^e s.

2 Prise de Grenoble en 1590
Huile sur bois, après 1620.

Cette peinture magnifie la personnalité et l'œuvre de Lesdiguières à Grenoble. Au premier plan est suggéré son plus haut fait d'armes, la prise de Grenoble aux catholiques en 1590. Au second plan sont esquissés ses aménagements urbains : enceinte, hôtel particulier, pont Saint-Laurent reconstruit.

3 Portrait posthume de Claudine de Bérenger
Anonyme. Huile sur toile, fin XVII^e s.
La première épouse de Lesdiguières lui donne cinq enfants dont un seul surviva.

4 Portrait posthume de Marie Vignon
Huile sur toile, fin XVII^e s.
Madame la Connétable est représentée comme une reine, dans un costume qui n'est pas sans rappeler celui porté par Marie de Médicis.

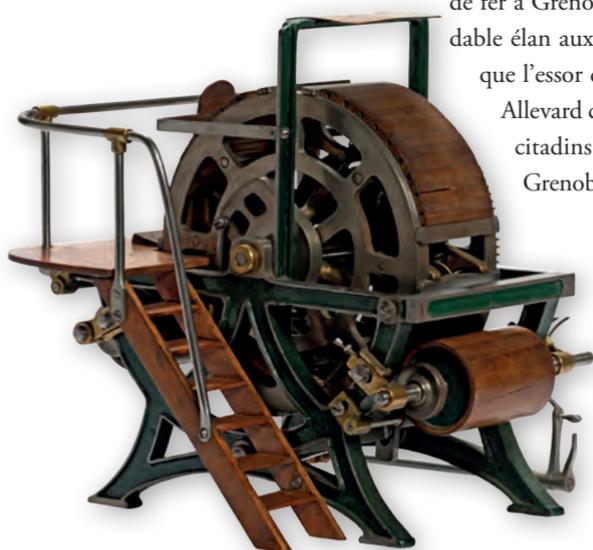


1 Pochettes de graines d'un colporteur fleuriste

Papier imprimé couleur, XIX^e s.
Du Valbonnais ou de l'Oisans, chaque année, des hommes quittent leur village l'hiver durant, pour vendre au porte à porte des produits divers comme des fleurs, du tissu, de la mercerie...

2 Maquette d'une machine à peigner la soie

Charles Morel. Fonte, acier, laiton, noyer, cuivre, XIX^e s. Domène.



L'exploitation de la pierre à ciment, née avec Louis Vicat, fait un temps de l'Isère le premier producteur français. L'économie des campagnes, frappée par l'exode rural au milieu du XIX^e siècle, peine quant à elle à se moderniser. Fondée sur la seule subsistance des petits exploitants, des spécialités agricoles se font jour néanmoins : les céréales, la vigne ou encore la culture de la noix. L'élevage reste, dans les pays de montagne, une source modeste de revenus que complètent les gains des activités secondaires comme le colportage.

Facilitant l'accès aux piémonts, l'arrivée du chemin de fer à Grenoble en 1858 donne un formidable élan aux débuts de l'alpinisme, tandis que l'essor des stations thermales comme Allevard contribue à faire découvrir aux citadins les pentes des massifs alpins.

Grenoble inaugure en 1889 le premier syndicat d'initiative de France. Le chef-lieu de ce département-frontière avec la Savoie, jusqu'en 1860, conserve un rôle et une présence militaire dont témoignent les casernements et les fortifications qui contraignent pour quelques années encore le développement de Grenoble.

